

En rôdage...

Autor(en): **Guex, Benjamin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 8

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225139>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Madame, qui se trouvait rajeunie d'au moins quarante ans et à laquelle le port de pantalon donnait une énergie nouvelle, se souvint subitement qu'un médecin consulté autrefois lui avait conseillé de faire de la gymnastique, avant de se mettre au lit. Elle ne prit jamais ce conseil bien au sérieux, mais, ce soir-là, son mari, qui regardait le spectacle d'un œil plus amusé que charmé, la vit agiter les bras, les jambes, faire du pas cadencé tel un grenadier de la garde impériale d'antan, et se perdre en flexions du corps dans tous les sens, comme si elle avait voulu rivaliser avec les membres de la société des « Amis-Gymnastes ». Après avoir suivi des yeux, durant environ un quart d'heure, ces exercices olympiques, M. Bongarçon put encore, avant de mettre à ronfler aussi fort qu'une trompette de Jéricho, murmurer doucement :

— Les médecins prescrivant de la gymnastique aux dames devraient toujours ajouter « exécution en costume-pyjama », l'ordonnance ayant ainsi infiniment plus d'attrait et de chance d'être suivie !

Voyant son mari fermer les yeux, Lydie Bongarçon jugea qu'elle avait également bien mérité un peu de repos et, très fière de son pyjama, gagna son lit à petits pas.

Un peu après une heure du matin, le bruit inutile que faisait son mari la réveilla. Les ronflements de celui-ci avaient perdu leur cadence monotone ; ils étaient fréquemment interrompus par des sons qui ressemblaient fort à des imprécations. Et puis, notre ami de Morges se tournait et se retournait constamment dans son lit, comme si les restes d'une « fondue » trop copieuse chicanaien son estomac. N'y tenant plus, la brave Lydie fit de la lumière et demanda à son mari ce qui le travaillait ainsi. Celui-ci, en se réveillant tout à fait, poussa un formidable « nom de tonnerre ! J'en ai assez de ton bougre de « pizama », et, rageusement, enleva le pantalon et le lança d'un geste de dépit dans la direction du lavabo. En tombant, le vêtement renversa un verre à eau qui se cassa sur le parterre avec fracas. Et comme dans la chambre voisine on entendait des voix aigres protester énergiquement contre ce qu'elles taxaient « d'inférieur chambard », M. et Mme Bongarçon, tout intimidés, jugèrent prudent d'éteindre la lumière et d'attendre le matin pour épiloguer sur le fâcheux incident.

A leur réveil, vers les 6 heures, Madame Lydie s'aperçut sans grand discours qu'il y avait incompatibilité entre son mari et le « pizama », le premier reprochant amèrement au second de l'empêcher de dormir, parce qu'il ne pouvait plus suffisamment écarter les jambes, ainsi qu'il y était habitué. Afin de parer à ce contretemps, il fut convenu que l'on achèterait une chemise de nuit dans un magasin de Bâle.

— Mais, ajouta Mme Bongarçon, le « zour » on « réduira » la « semise » dans la valise et on laissera le « pizama » sur ton lit pour que l'on « sasse » qui nous sommes.

Ainsi fut fait tant que dura le voyage à travers notre beau pays.

Aimé Schabziger.

MAUVAISE HUMEUR

LES médecins comme les pasteurs sont appelés auprès des malades à toute heure du jour et de la nuit. C'est le devoir de leur vocation. Mais il est des cas où l'on ferait bien mieux de ne pas les déranger dans leur repos.

Une nuit, un docteur qu'on avait dérangé à minuit pour un bobo insignifiant entend de nouveau sonner la clochette.

— Qu'y a-t-il?... s'écria-t-il avec colère.

— Docteur!... vite! vite!... il y a que mon fils vient d'avaler une souris!

— Eh bien! faites-lui avaler un chat... et laissez-moi dormir! fit le docteur en éteignant la lumière.

ON EN VEUT POUR SON ARGENT !

I

*La vie est dure, évidemment,
Chacun de nous pour le moment
Calcule, car les temps sont graves.
Au restaurant, quand par hasard
On s'en va faire un Balthazard
On veut du Sauternes, du Graves.
Des hors-d'œuvres et des rôtis
Vingt plats attrayants et gentils
Des légumes et des salades
Au point de s'en rendre malade,
Des fromages, des fruits divers
De crème ou de glace couverts,
Que le gérant, en fin de compte
Vous fasse dix pour cent d'escompte...
C'est pas que l'on soit exigeant
Mais on en veut pour son argent !*

II

*Allez-vous chez votre docteur
Lui dire : « Quelque pesanteur
Me tient au creux de la poitrine,
J'ai toujours soif, pas assez faim,
Je me sens « tout patraque », enfin
J'ai trop souvent l'humeur chagrine. »
S'il vous dit d'un air important :
« Mais, vous semblez très bien portant ! »
Vous blâmez cette inconvenance
Et réclamez une ordonnance.
Vous voulez être au moins grippé.
Fiévreux, cachectique, élopé,
Goutteux, hémophile, asthmatique,
Cardiaque ou diabétique...
C'est pas que l'on soit exigeant
Mais on en veut pour son argent !*

III

*On paie en tout temps à l'Etat
Des sommes, des impôts en tas.
C'est vraiment un lourd sacrifice :
Salaires, intérêts, mobilier,
On ne peut que se résigner,
Le receveur fait son office.
Mais au moins, lorsque nous allons
Chez lui, qu'il ouvre ses salons.
Et qu'encore il nous débarrasse
De notre chemise avec grâce.
Qu'il nous offre l'apéritif.
Un cigare... définitif
Et nous laisse quand notre œil brille
Embrasser sa femme et sa fille...
Ce n'est pas que l'on soit exigeant,
Mais on en veut pour son argent !*

P. M.

EN RODAGE...

VOUS connaissez certainement la chose... mais pas le mot ! C'est même étonnant qu'il ait mis aussi longtemps à naître. Parce qu'enfin, on ne se fait pas faute de forger de nouveaux noms quand on en a déjà à disposition. Pensez, par exemple, aux gens qui disent « visionner » pour voir, ou bien, lorsqu'ils parlent politique, affirment qu'il est impossible de « solutionner » tel ou tel problème... formidable !

Mais, pour exprimer ces mœurs si communes à notre époque, cet état d'esprit du monsieur ou de la dame se promenant sans but défini, simplement pour le plaisir de faire du chemin, de manger des kilomètres, on restait absolument désarmé. Ou alors, on était réduit à user de périphrases laborieuses qui, finalement, ne traduisaient qu'imparfaitement cette maladie implacable...

Le plus souvent, sa période d'incubation est de six jours. Chez certains sujets, elle peut même se réduire à quelques heures ! Mais ni les uns, ni les autres ne réunissent à s'en débarrasser. Et pourtant, ce ne sont pas les remèdes qui manquent ! Les médecins sont absolument impuissants à enrayer le mal. Aussi, ils n'essaient même pas. Ils laissent cela à de grandes compagnies privées ou officielles qui s'en sont fait une spécialité. Comme le mal est chronique et incurable, il repré-

sente une source de revenus qui ne sont pas à dédaigner.

C'est sous la forme de comprimés en carton que le remède se vend. On peut même en acheter en vulgaire papier, généralement colorié... mais la cure est moins longue ! Ça s'appelle des « billets sport » ou des « tickets de tram ». Comme toutes les potions qui se respectent, on doit les prendre à certaines heures et les ingurgiter tout de suite. D'ailleurs, jointes au mode d'emploi (Lausanne-Echallens, par exemple) on lit la déclaration : « valable un jour ». Et l'on est copieusement « agité » pendant l'emploi.

Ceci, c'est pour les gens aux modestes appointements.

Pour ceux qui disposent d'un certain capital, on a trouvé mieux, beaucoup mieux ! Là, pas besoin de comprimés, pas d'heures fixes, ni même de modes d'emploi... secoués. Non ! La liberté sur toute la ligne... et les amortisseurs !

Aussi, il fallait s'y attendre, ce ne sont que des spécialistes qui s'en occupent. Ils vous livrent l'appareil en ordre de marche et y collent à l'arrière, bien en vue, une large étiquette :

« En rodage. Veuillez dépasser. »

Dès lors, vous pouvez y aller; à grands coups de volant et de pédales, à gauche, droite, en avant, en arrière. Et les gens, avertis par l'affiche, s'écartent rapidement de votre chemin.

Vous êtes en « rodage » ! Et vous avez tout loisir de donner libre cours à la terrible infirmité... jusqu'à ce que mort s'en suive !!

Au temps des cannes, des souliers cloutés et des feutres aux larges bords, on appelait ça : vagabondage ! Mais ça n'allait pas assez vite et la maladie empirant, il a bien fallu trouver autre chose. Maintenant, c'est fait. On a découvert le vaccin...

Pour moi, qui n'ai ni auto, ni moyen de transport ultra-moderne, je parcourais en flânant au long des rues de Lausanne, jetant un coup d'œil curieux sur les étalages des boutiques, trouvant nos petits commerçants très intéressants. J'appelle cela « lausanner ». Ce n'est pas moi qui ai trouvé le mot.

P. S. — Un garagiste de mes amis à qui je viens de parler de la chose, s'est entêté à me prouver qu'il ne s'agissait pas du tout de cela. Il m'a fait des dessins, m'a parlé de bielles, de pistons, d'usure de coussinets et du « jeu » obligatoire de différents rouages, etc., etc., enfin, je n'y ai rien compris et... je persiste malgré tout à trouver mon explication plus simple et plus juste !!!

Benj. Guex.

L'ESPRIT DE PAILLÉRON

CANDIDAT à l'Académie, Edouard Pailleron, célèbre depuis l'immense succès, en 1881, du « Monde où l'on s'ennuie », commençait par Renan la série de ses visites obligatoires. A peine est-il introduit dans le cabinet de l'illustre écrivain, que ce dernier se lève et du ton le plus affable :

— Prenez donc une chaise, cher monsieur, dit-il.

— Oh ! pardon, maître, riposta Pailleron, mais ce n'est pas une chaise que je suis venu vous demander : c'est un fauteuil !

— 0 —

Sollicité d'inscrire quelques vers sur un album mondain, l'auteur de l'*Étincelle* improvisait aussitôt ce quatrain, inspiré par un sentiment de modestie, louable sans doute, mais trop exagéré pour être parfaitement sincère :

Quelques vers sur un bout de papier ? Je veux bien !
Mais voulez-vous le fond de ma pensée intime ?
Blanc, ce bout de papier valait presque un centime :
Maintenant il ne vaut plus rien !

— 0 —

Peu de jours avant de mourir, il déjeunait avec Félix Duquesnel chez des amis communs, et comme il reprochait au critique du *Gaulois* d'a-